

Collombier, d'Auvernier, de Serrières, se reflètent dans les ondes transparentes du lac de Neuchâtel, dont ils embellissent les bords. Une échappée de vue à travers les montagnes de Boudry et de la Tourne laisse entrevoir le passage du val de Travers ; à gauche, la vue parcourt les environs de la Thielle, d'Anet, du Jolimont, et plonge sur la ville de Neuchâtel ; devant vous, le lac déploie son vaste bassin. Le rivage opposé s'élève insensiblement ; un amphithéâtre, varié par différentes teintes du plus beau vert, conduit l'œil au pied de ces montagnes glacées, dont la cime majestueuse, couverte d'une neige éternelle, se perd dans les nuages. Au-delà des villages de Peseux et de Cor-selles, le chemin que l'on suit mène au val de Travers. La contrée change spontanément. Le pays devient montagneux, stérile, moins peuplé. On traverse quelques vignobles, puis on entre dans une forêt, dont le sol n'offre que des rochers entassés, à peine recouverts de quelques couches de terre. Le village de Rochefort, où l'on arrive ensuite, est adossé contre la stérile montagne de la Tourne. C'est le chef-lieu d'un pays qui renferme environ 2,000 habitans laborieux, habitués aux plus rudes travaux, et qui tirent un parti inimaginable du chétif terrain qu'ils occupent. Le vieux château est situé sur un roc isolé, à l'entrée du défilé, entre les deux montagnes, et commandela route qui conduit au val de Travers. C'était la demeure des anciens barons de Rochefort, qui exerçaient, dans les temps de barbarie, le noble métier de détrousser les passans. Ces nobles seigneurs gênaient à un tel point les communications entre la Suisse et la Bourgogne, qu'en 1412 les habitans des villages voisins se liguèrent pour détruire ce donjon redoutable. Ses ruines subsistent encore. Le rocher sur lequel elles reposent est plein, comme ceux qui l'entourent, de corps marins pétrifiés, mais la grossièreté du grain de la pierre calcaire qui les renferme en a, en général, altéré les formes. Ces productions marines, à des distances si éloignées de la mer et à des hauteurs si élevées au-dessus de son niveau, prouvent une submersion ancienne. Des poissons ont nagé dans ces contrées, long-temps avant qu'elles aient été desséchées et qu'elles soient devenues habitables. Les plus voraces d'entre eux ont joué, dans l'élément humide, le rôle tyran-nique que les barons de Rochefort ont renouvelé dans des temps moins éloignés de nous.

Le chemin de Rochefort à Brot serpente sur la croupe de la montagne de la Tourne. Quelques sapins, quelques hêtres dont les racines se projettent à travers les fentes des rochers, sont la seule production de ce sol appauvri. Sur les points les plus

élevés, quelques pics semblent n'attendre que le lendemain pour joncher la chaussée de leurs débris.

Motiers est non loin de Brot. Nous avons déjà visité ce village où J.-J. Rousseau composa ses *Lettres de la Montagne*. Au commencement de l'année 1778, à une époque où cet homme célèbre, livré au plus sombre désespoir, tourmenté de l'idée qu'il était odieux aux hommes, isolé du monde, se concentrait en lui-même, il écrivait la lettre suivante, qui ne fait partie d'aucune édition de ses œuvres, et qui prouve combien il eût été facile de le rendre heureux à peu de frais. Il ne fallait qu'un homme qui partageât la simplicité de ses goûts et ne lui parlât jamais du monde littéraire, où la gloire est si souvent accompagnée de tant d'orages.

« Paris, le 9 janvier 1778.

« A madame C....

« J'ai lu, madame, dans le numéro 5 des feuilles que vous avez la bonté de m'envoyer, que l'un de MM. vos correspondans, qui se nomme le *Jardinier d'Auteuil*, avait élevé des hirondelles. Je désirerais fort savoir comment il s'y est pris, et quelle contenance ces hirondelles, qu'il a élevées, ont faite chez lui pendant l'hiver. Après des peines infinies, j'étais parvenu, à Motiers, à en faire nicher dans ma chambre ; j'ai même eu souvent le plaisir de les voir s'y tenir, les fenêtres fermées, assez tranquilles pour garruiller, jouer et folâtrer ensemble à leur aise, en attendant qu'il me plût de leur ouvrir, bien sâres (1) que cela ne tarderait pas d'arriver. En effet, je me levais même, pour cela, tous les jours avant quatre heures ; mais il ne m'est jamais venu dans l'esprit, je l'avoue, de tenter d'élever aucun de leurs petits, persuadé que la chose était non-seulement inutile, mais impossible. Je suis charmé d'apprendre qu'elle ne l'est pas, et je serai très-obligé, pour ma part, au *Jardinier d'Auteuil*, s'il veut bien communiquer son secret au public. Agrérez, madame, je vous supplie, mes remerciemens et mon respect. »

(1) L'hirondelle est naturellement familière et confiante ; mais c'est une sottise dont on la punit trop bien pour ne l'en pas corriger. Avec de la patience, on l'accoutume encore à vivre dans des appartemens fermés, tant qu'elle n'aperçoit pas l'intention de l'y tenir captive ; mais sitôt qu'on abuse de cette confiance (à quoi l'on ne manque jamais), elle la perd pour toujours. Dès lors elle ne mange plus, elle ne cesse de se débattre et finit par se tuer. (*Note de Jean-Jacques.*)

## GENÈVE.

BOSSEY. — LE NOYER DE J.-J. ROUSSEAU.

J.-J. Rousseau nous apprend, au premier livre de ses *Confessions*, que dans sa première enfance il fut mis en penson, avec un cousin de son âge, chez M. Lambercier, pasteur de Bossey, village alors dépendant de la république de Genève. Pendant son séjour dans ce village, le pasteur, pour donner de l'ombre à sa terrasse, y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité : les deux jeunes pensionnaires en furent les parrains ; et pendant qu'on entourait le pied de l'arbre de terre, ils tenaient le noyer chacun d'une main, et faisaient entendre des chants de triomphe. Après avoir raconté la charmante histoire d'un saule que son cousin et lui voulurent planter à l'instar du noyer, mais tout seuls, et de l'espèce d'aqueduc qu'ils construisirent pour l'arroser, Rousseau continue ainsi : « L'idée de ce noyer et la petite histoire qui s'y rapporte m'est si bien restée ou revenue, qu'un de mes plus agréables projets dans mon voyage de Genève, en 1714, était d'aller à Bossey, revoir les monuments des jeux de mon enfance, et surtout le cher noyer, qui devait alors déjà avoir le tiers d'un siècle. Je fus si cruellement obsédé, si peu maître de moi-même, que je ne pus trouver le moment de me satisfaire : il y a peu d'apparence que cette occasion renaisse jamais pour moi ; cependant je n'en ai pas perdu le désir avec l'espérance, et je suis presque sûr que, si jamais, retournant dans ces lieux chéris, j'y retrouvais mon cher noyer encore en être, je l'arroserais de mes pleurs. »

Un Anglais, grand admirateur du philosophe genevois et exalté par la lecture du morceau attendrissant de ses immortelles *Confessions*, qui rapportent avec tant de grâce et de naïveté toute l'histoire de cet arbre, en demanda solennellement

des nouvelles dans le *Gentleman's Magazine*, et voici la réponse qu'il reçut d'un Suisse dont l'enthousiasme pour Jean-Jacques ne le cédait point au sien.

« Monsieur,

« Vous êtes admirateur du grand Rousseau, je le suis aussi bien sincèrement. Cette conformité de goût semble indiquer une conformité de caractère. Dès lors, quelque différence qu'il puisse y avoir entre nos âges, notre condition, notre patrie ou notre fortune, nous sommes faits pour être unis. Je vous offre donc mon amitié, parce que je la crois digne de vous ; je vous demande la vôtre parce que je sens qu'elle manque à mon cœur ; et persuadé que ma proposition sera acceptée, je vous écris avec la confiance des belles âmes, comme je le ferais au plus ancien de mes amis.

« Vous demandez des nouvelles de ce noyer à la plantation duquel assista Rousseau ? Hélas ! cet arbre n'existe plus à Bossey. Combien de fois mon œil avide ne l'a-t-il pas cherché ? Je l'aurais visité avec la même dévotion que le pèlerin visite les saints lieux ; j'aurais été lire, à l'ombre de son épais feuillage, les œuvres immortelles d'Homère, de Sterne et de mon infortuné compatriote J.-J. Rousseau ; mais une main froidement méthodique l'a fait abattre, parce qu'il dérangeait la symétrie d'une cour. Qu'elle devait être étroite et glacée cette âme qui préféra une ennuyeuse uniformité à un souvenir délicieux ! Je n'ai pas de fortune, mais je rachèterais cet arbre au prix du peu que je possède. Une commotion du sentiment qui échauffe le cœur, qui le vivifie, ne durât-elle qu'un moment indivisible, vaut les trésors du Nouveau-Monde et une existence de soixante ans ! Ce que je dis là, je ne le dirais point aux hommes vulgaires et *fruges consumere natis*...., ils ne me comprendraient pas ; mais pour vous, ce langage ne vous sera point étranger ; votre cœur est fait pour le sentir ; sans cela aimeriez-vous le citoyen de Genève ! »